OMALY SY ANIO, 1994, 33-36, 479-495

LES ZANZIBARITES ET LE BURUNDI XIXe - XXe SIECLE

par

Joseph GAHAMA (*)

1. LA PENETRATION ZANZIBARITE AU CŒUR DU CONTINENT AFRICAIN

Depuis très longtemps, suite à l'expansion de l'islam, des Arabes étaient installés dans les îles septentrionales de l'océan Indien et sur la côte est-africaine, du sud de la Somalie au nord du Mozambique. Ils se spécialisèrent dans le commerce des esclaves : les Hollandais, les Portugais et les Français venaient régulièrement s'approvisionner en main-d'œuvre servile dans les ports de la côte swahili[1]. Zanzibar, parmi eux, allait acquérir dès le début du XIXe s. une importance considérable. Habitée par une population cosmopolite d'Arabes, de Persans, de Hindous et d'Africains, cette ville exerçait sa suzeraineté sur les îlots aux alentours (Pemba, Mafia) et sur une partie de la côte africaine. Politiquement,

(*) Département d'Histoire, Université du Burundi.

1. Voir J. Marissal, *L'islam et les royaumes interlacustres de l'Afrique de l'Est au XIXe siècle*, Thèse de Doctorat de troisième cycle, Université de Paris 1, 1976, p. xi. Le terme swahili désigne à la fois une langue, une civilisation et une population qui habite la côte est-africaine depuis Mogadishu jusqu'au nord du Mozambique. Pour plus de détails, voir A. Lenselaer, *Dictionnaire swahili-français*, Paris, Karthala, 1983.

elle dépendait du sultan d'Oman depuis la défaite des Portugais en 1698. Dès les années 1830, elle devint un centre commercial important à partir duquel les Arabes et les Swahili partaient fort loin à l'intérieur de l'Afrique, à la recherche de l'ivoire et des esclaves.

En 1840, le sultan d'Oman décida de quitter Mascate et d'implanter à Zanzibar la capitale de ses possessions tant asiatiques qu'africaines. Il fut suivi par de nombreux Arabes qui se fixèrent dans l' île pour exploiter des plantations de girofliers, de cocotiers et de canne à sucre. Selon R. Burton, d'autres offrirent leur service aux gouvernants et aux commerçants qui possédaient des caravanes :

> *"Originaires d'un pays rude et pauvre, les natifs d'Hazramaout s'expatrient volontiers ; d'un esprit aventureux, ils mettent "leur sabre au service des gouvernements voisins, et se montrent fidèles tant que la solde est régulière. Endurcis à la fatigue, braves et sobres, ils sont redoutés des Africains et des Indous"*[2].

Les plantations, au fur et à mesure qu'elles se développaient, réclamaient une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse[3]. On se lança alors à l'intérieur du continent, à la recherche des esclaves. En 1842, au moins une centaine d'Africains était journellement vendue sur le grand marché de Zanzibar. A ce commerce, on y associait celui d'un autre article très recherché : l'ivoire. Comparé à celui qu'on se procurait auparavant dans le monde indien, il était plus cher. Car il était en effet plus blanc, plus grand, plus droit et surtout plus facile à travailler. En 1859, il représentait à lui seul plus de 19% de la valeur totale des exportations[4].

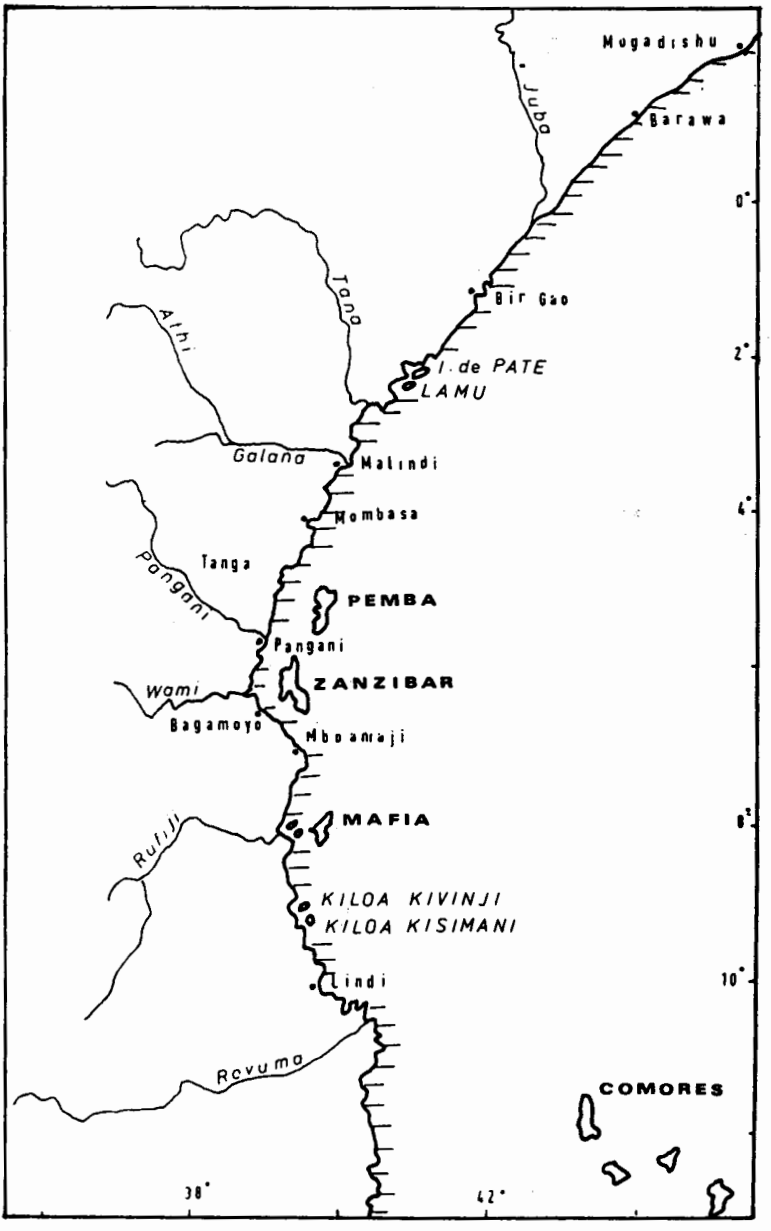
Appelées *safari* par les gens de la côte , *rugendo* pour ceux de l'intérieur, les caravanes qui se ruaient au cœur du continent africain à partir des années 1850 quittaient généralement le littoral à la fin de la mousson. Elles étaient constituées d'environ 10 à 300 hommes, divisés en plusieurs groupes arborant chacun sa bannière, sous le commandement d'un guide expérimenté : le *kilongozi.* Pour s'encourager, on marchait au son du tambour.

Les porteurs et les hommes d'escorte s'engageaient pour une période bien déterminée. Jamais ils ne quittaient la côte sans avoir obtenu une importante avance de leur salaire. Les charges portées sur la tête pesaient entre 25 et 30 kg. Selon les difficultés liées au milieu géographique, le parcours quotidien variait entre 20 et 25 km : il dépendait également des haltes dans les villages, pour se reposer et surtout pour s'approvisionner[5].

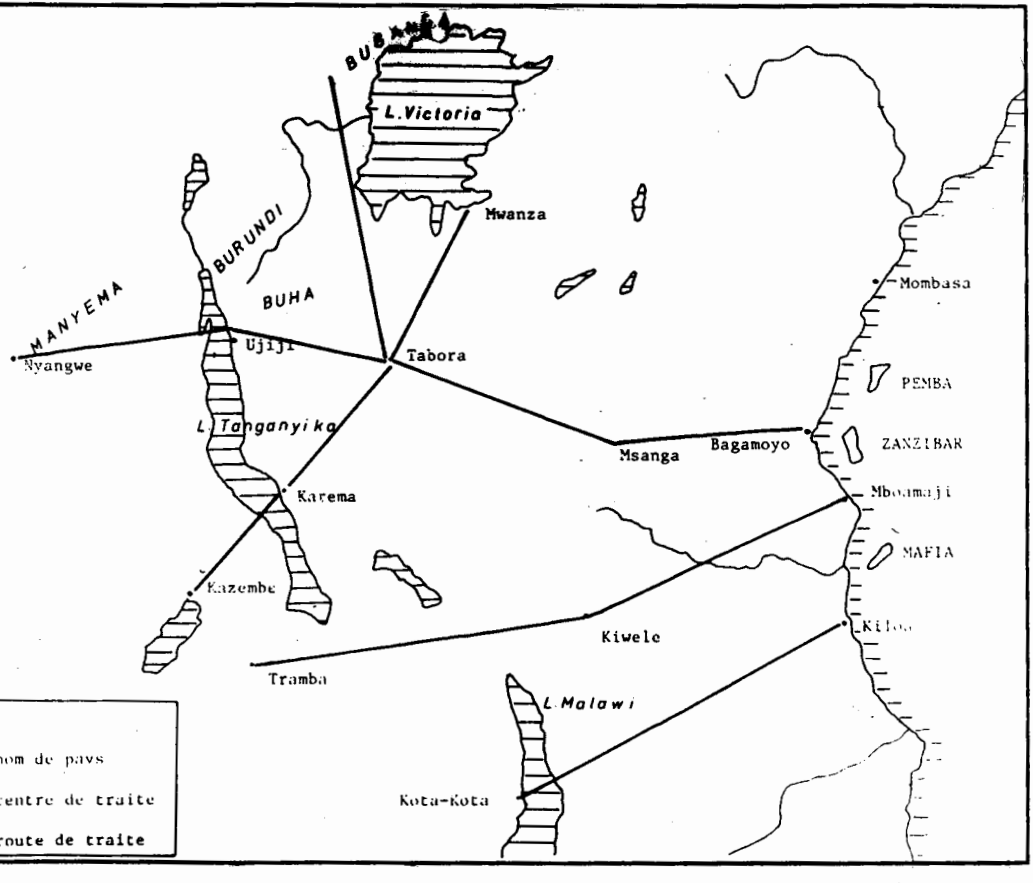
---

2. R. Burton, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, Paris, Hachette, 1862, p. 453.
3. En effet, les girofliers permettent deux récoltes par an et les cocotiers quatre.
4. J. Marissal, *op. cit.*, p. 37.
5. F. Renault, *Tippo-Tip. Un potentat arabe en Afrique centrale au XIXe siècle*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1987, p. 24.

LA COTE DE L'AFRIQUE ORIENTALE



LES PRINCIPALES ROUTES DE TRAITE



Il a existé, semble -t-il, trois sortes de caravanes :

— premièrement, celles composées exclusivement de Banyamwezi, un peuple habitant autour de Tabora, au centre de la Tanzanie actuelle, reconnu depuis fort longtemps pour le transport et le commerce à longue distance,

— deuxièmement, celles, mais plutôt rares, commandées directement par des Arabes,

— troisièmement enfin, les plus fréquentes, celles confiées à des métis arabisés : les *Bangwana*. Etymologiquement, ce terme signifie homme libre. En réalité, il renvoie à ces auxiliaires au service des Arabes, qui se considéraient comme plus"civilisés" par rapport aux simples Africains, car tout simplement ils s'étaient convertis à l'islam et pratiquaient la circoncision. Les premiers voyageurs européens en ont fait une triste description . "Ils ne possèdent guère le culte de la vérité ni le sens de l'honneur ou encore moins de l'honnêteté la plus vulgaire "écrivait J.H. Speke en 1887[6]. Pour le missionnaire hollandais J. M. Van der Burgt,

> *"Une fois que ces tribus primitives, naïves encore et bonnes au fond, ont absorbé le venin intellectuel et moral constituant la quintessence de l'islam, elles deviennent méconnaissables. Elles resteront Asiates et polythéistes, des sectateurs enragés de l'élohim de Mahomet, et pour longtemps, sinon à jamais, presque irréductibles à notre civilisation chrétienne d'Europe"*[7].

En cours de route, les caravanes rencontraient de nombreuses difficultés. D'abord, celles en rapport avec les conditions naturelles. Pendant la saison pluvieuse, les chemins devenaient boueux, les rivières des torrents, rendant les gués infranchissables ; aussi était-il conseillé de voyager en période sèche. Ensuite, il importe de signaler qu'elles devaient payer le *hongo*, un tribut de transit, autant de fois qu'elles passaient d'un territoire d'une tribu à celui d'une autre. Certains chefs africains n'accordaient le droit de passage qu'après de longues négociations du fait qu'ils ne se présentaient jamais en personne pour le discuter, façon comme une autre pour faire valoir leur prestige[8]. Enfin, les caravanes étaient fréquemment attaquées par les *ruga-ruga*, bandes armées errant à la recherche de rapines, principalement formées d'anciens mercenaires ayant gardé leurs fusils, de criminels craignant le châtiment. A l'occasion, ils louaient

6. J.H. Speke, *Les sources du Nil*, traduction française de J. Belin-de-Launay, Paris, Hachette, 1887, p. 11.
7. J.M. Van Der Burgt, *Un grand peuple de l'Afrique équatoriale. Eléments d'une monographie sur l'Urundi*, Bois-le-Duc, 1903, p. xc.
8. J.H. Speke, *op. cit.*, p. 22.

leurs services aux chefs africains : Mirambo s'en servit énormément lorqu'il commença à agrandir la chefferie nyamwezi[9].

La mise sur pied d'une caravane revenait cher. Les Arabes empruntaient de l'argent aux Hindous, notamment aux Banyans ; originaires de Kutch et Surat, ils avaient plusieurs maisons de commerce à Bombay. Le risque était gros comme on s'en doute, le capital était immobilisé pour un temps assez long, sans garantie certaine de profit[10].

Le traitant zanzibarite qui a atteint le premier le lac Tanganyika s'appelait Lief ben Said. C'était en 1831. Il avait marché pendant soixante jours pour parcourir la distance qui sépare Zanzibar d'Ujiji. Dans les années suivantes, nombreux furent les Arabes qui arrivèrent dans les pays au nord du Tanganyika.

Les routes de traite partaient de la côte de l'océan Indien, entre Bagamoyo et Kiloa. Elles se dirigeaient vers les pays des grands lacs (Burundi, Rwanda , Buganda , Bunyoro), vers le Manyema (Est du Zaïre), vers le Katanga (sud-est du Zaïre) et vers le Malawi.

La majorité des esclaves, capturés à l'intérieur du continent, était vendue à Zanzibar puis réexportée vers l'Arabie, l'Inde, les Mascareignes. Cependant, une partie d'entre eux était gardée sur place comme domestiques *(mjinga wa nyumbani)* ou comme main-d'œuvre dans les plantations *(mjinga wa shamba).*

2. LES CONTACTS COMMERCIAUX

Les traitants zanzibarites

Vers 1840, les Zanzibarites, Arabes et Swahili, fondèrent au bord du lac Tanganyika, à Ujiji, un comptoir qui allait grandir rapidement dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Aux alentours vivaient les Bajiji, un peuple de pêcheurs et de marins habiles. Les chefs locaux obéissaient à une autorité supérieure, installée dans l'arrière-pays.

Estimée à 3.000 habitants à la fin du siècle dernier, la population d'Ujiji comprenait outre une poignée d'Arabes qui y résidaient en permanence, une "foule d'auxiliaires et d'intermédiaires (colporteurs, chasseurs d'éléphants, porteurs, pagayeurs, mercenaires, domestiques) composés d'esclaves, d'affranchis, d'enfants de concubines et d'aventuriers, tous originaires des régions touchées par le commerce zanzibarite"[11].

9. Voir J.P. Chrétien, "Mirambo, l'unificateur des Banyamwezi" in C.A. JULIEN (sous la direction de), *Les Africains*, tome 6, Paris, édition Jeune Afrique, 1977, pp. 127-157.
10. F. Renault, *op. cit.*, pp. 26-27
11. E. Mworoha, (éd.), *Histoire du Burundi, des origines à la fin du XIXe siècle*, Paris, Hatier, 1987, p. 240.

Mwenye kheri, un Arabe installé dans cette bourgade depuis 1845 avait peu à peu imposé sa loi. Sa souveraineté sur la région devait être confirmée par Bargash, sultan de Zanzibar, qui le nomma *liwali*, c'est-à-dire gouverneur. C'est à partir de ce centre de traite que l'influence zanzibarite gagna le nord du lac Tanganyika : les Arabes et les Swahili furent amenés à fréquenter le delta de la Rusizi et le littoral burundais. Ils fondèrent quelques postes dont les plus importants étaient Magara, Rumonge et Kigwena.

Huile de palme et étoffes contre du sel

J.M. Van der Burgt rapporte que vers la fin du XIXe siècle , contrairement au centre du Burundi où "le commerce est à peu près nul", la plaine de l'Imbo, à l'ouest du pays, notamment la région de Rumonge, était de tout temps ouverte aux transactions avec les peuples voisins, spécialement les Bajiji[12]. Il confirme l'observation de J.H. Speke qui avait remarqué une vingtaine d'années auparavant qu'au marché quotidien d'Ujiji , "l'Ouroundi envoie des boeufs, des chèvres, des moutons, du beurre, ... de l'huile de palme et des fruits d'élaïs"[13] .

On peut penser que l'arrivée sur les côtes burundaises du Tanganyika des traitants zanzibarites habitués au commerce à longue distance intensifia les échanges. L'huile de palme *(amamesa)* était le principal produit exporté vers Ujiji. Les Arabes et les Swahili venaient s'en procurer sur les marchés : celui d'Usumbura (Bujumbura) attirait plus de 5.000 personnes par jour[14]. Malheureusement, une épidémie de trypanosomiase se déclara dans la région au début du siècle : elle paralysa complètement les transactions .

Les étoffes en ficus *(impuzu)* des Burundais étaient très appréciées à Ujiji :

"C'est surtout ... de l'Ouroundi qu'ils font venir ce vêtement ; il coûte de six à douze rangs de perles, suivant la dimension. Bien qu'il soit solide, et qu'il dure assez longtemps, le mbougou[15] *n'est jamais lavé. Après quelques mois d'usage, quand il est par trop sale, on enlève cet excès de crasse avec du beurre frais ou fondu"*[16].

Un vêtement pour homme adulte coûtait trois *kete* de perles. Nous reviendrons plus loin sur les prix. L'artisanat des étoffes en ficus gardait encore son importance au début de la colonisation. Les voyageurs n'ont pas manqué de relever le contraste entre le Rwanda déjà envahi par les cotonnades et "le

12. J.M. Van Der Burgt, *op. cit.*, p. 24.
13. R. Burton, *op. cit.*, p. 5.
14. H. Meyer, *Les Barundi*, traduction français de F. Willmann, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1984, p. 104.
15. Le *mbougou* est le terme employé au Buha pour désigner ces étoffes en ficus, qui au Burundi, sont appelées *impuzu*.
16. R. Burton, *op. cit.*, p. 412.

Burundi où les habitants vont, comme le roi lui-même, vétus d'écorce de ficus battue"[17].

Huile de palme et étoffes en ficus s'échangeaient contre du sel qui provenait d'Uvinza, dans la vallée de la Malagarazi, à plus ou moins cinquante kilomètres à l'Est du lac Tanganyika, non loin d'Ujiji. Depuis très longtemps, la population vinza exploitait ce produit. On en faisait des paquets enveloppés dans des feuilles de *brachystegia* : on les appelait en langue locale *ibihiga*. Un homme solide était en mesure d'en transporter quatre, soit une charge de 25 kg environ.Vers 1890, 300 tonnes de sel étaient produites annuellement. Nombreux étaient les Burundais qui étaient allés s'en procurer. Ils partaient généralement en saison sèche, c'est-à-dire durant la période où les activités agricoles étaient peu importantes[18]. Les échanges commerciaux donnèrent naissance à un intense colportage, dominé par les *bayangayanga*, spécialistes dans le troc, qui effectuaient des allers et retours au Buha. Ils se branchèrent sur l'axe commercial des caravanes zanzibarites venus de Tabora et d'Ujiji.

Un trafic d'esclaves insignifiant

Les Zanzibarites, en poussant leur expansion vers le nord du lac Tanganyika, étaient aussi désireux de se procurer des esclaves. Plusieurs raids furent menés dans la plaine de la Rusizi. Bombay, le célèbre guide qui s'est mis successivement au service de R. Burton, J. Speke et H. Stanley, utilisait comme domestique un "géant adolescent originaire des montagnes de l'Urundi"[19]. Il semble que vers la fin du XIXe siècle, les hommes coupables de crimes, les prisonniers de guerre, leurs femmes et leurs enfants étaient vendus aux Zanzibarites. J. Marissal, rapportant le témoignage d'un notable burundais, affirme que même le roi Mwezi Gisabo (1850-1908) aurait livré quelques esclaves en échange des gobelets coloriés qu'on ne voyait qu'à la cour[20].

Les prix étaient soumis à de grandes fluctuations : un garçon au-dessus de dix ans valait 4 *shoukkahs* et cinq *fundo* de porcelaine blanche, une pubère 6 *shoukkahs*. "Le maximum était obtenu pour les jolies filles tutsi à l'intention des harems des Arabes, des riches Swahili ou des Banyamwezi"[21]. H. Meyer, se

17. J.P. Chrétien, " La fermeture du Burundi et du Rwanda aux commerçants de l'extérieur" in *Entreprises et entrepreneurs en Afrique, XIXe-XXe siècle*, tome 2, Paris, L'Harmattan, 1983, pp. 25-47.
18. Voir l'intéressant article de J.P. Chrétien, "Le commerce de sel de l'Uvinza au XIXe s. : de la cueillette au monopole capitaliste", in *Le sol ,la parole et l'écrit*, Mélanges en l'honneur à Raymond Mauny, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1981, pp. 919-940.
19. R. Burton, *op. cit.* , p. 237.
20. J. Marissal, *op. cit.* , p. 35.
21. *Idem*, p. 35. Dans les années 1890, le *shoukkah* qui mesurait 4 coudées d'étoffe valait de 60 à 120 centimes français selon la qualité du tissu.

faisant l"écho d'un officier allemand qui a visité le marché de Mukaza, situé dans l'actuelle ville de Bujumbura, signale qu'une femme s'achetait pour dix rangées de perles rouges[22].

Encore au début du siècle, les riverains du Tanganyika continuaient à pratiquer en secret la traite des esclaves : les *bayangayanga*, ces commerçants dont nous avons parlé plus haut, servaient d'entremetteurs auprès des chefs locaux[23]. Cependant, même si les chiffres pour rendre compte de l'ampleur de ce trafic nous manquent cruellement, le Burundi, comparé au Buganda, au Manyema ou à la région du lac Malawi, en a peu souffert. Il n'a réellement affecté que l'Ouest du pays. Car, comme on le verra plus loin, Mohammed ben Khalfan, le chef des esclavagistes, n'a jamais réussi à pénétrer à l'intérieur du royaume de Mwezi Gisabo.

Des perles en tant que monnaie d'échange

Contrairement à Zanzibar et dans les villes de la côte est-africaine où la monnaie utilisée était le "dollar"[24], dans les pays du nord du lac Tanganyika, les perles de verre servaient d'étalon monétaire. On le sait maintenant[25], elles étaient fabriquées à Venise et exportées un peu partout par les explorateurs. C'est par sacs entiers que R. Burton, D. Livingstone et H. Stanley les transportaient lors de leurs voyages au coeur du continent africain. Les Zanzibarites firent la même chose. On les enfilait : l'unité de mesure était le *kete* "qui fait le tour du pouce et remonte jusqu'au cou ou fait deux fois le tour du cou"[26]. C'était une sorte de chapelet d'environ 30 cm de long. Dix *kete* formaient 1 *fundo* (nœud), 10 *mafundo* constituaient 1 *ingoye*, 10 *ingoye* donnaient 1 *akanono*.

En 1896, un boeuf était vendu 3 à 5 *ingoye*, une cruche d'huile de palme 10 à 15 *kete*. Un ouvrier était payé 1 *kete* par jour[27].

Les Pères blancs qui fondèrent en 1899 la mission de Mugera au centre du Burundi signalent que les sacs de perles qu'on importait pesaient 45 livres[28]. C'est un signe distinctif d'un rang social important que de les porter, comme le dit le Père Van der Burgt :

---

22. H. Meyer, *op. cit.*, p. 105.
23. J.M. Van Der Burgt, *op. cit* , p. 26.
24. Il ne s'agit nullement de la monnaie américaine, mais du thaler de Marie-Thèrese d'Autriche, frappée à son effigie au millésime de 1780. Il était utilisé dans les pays du Moyen Orient, en Afrique du Nord et sur la côte est-africaine. Pour plus de précisions, voir F. Renault, *op. cit* , pp. 26-27.
25. Voir l'excellent article de C. Vanacker, "Perles anciennes d'Afrique orientale", *Cahiers d'histoire* (Bujumbura) n° 2, 1984, pp. 85-108.
26. R. Burton, *op. cit.*, p. 689.
27. J.M. Van Der Burgt, *op. cit.*, p. 25 1 *kete* valait environ 5 centimes français dans les années 1860.
28. Généralement, l"unité de poids utilisée était la *frazilah* : 35 livres ou le tiers du quintal.

"Les Warundi sont vraiment fous de ces perles samsam qui leur servent d'ornement. Dans certaines parties reculées de l'intérieur, elles sont rares encore, mais les femmes au moins, celles des chefs, en ont au cou "[29].

Elles étaient également censées, semble-t-il, pouvoir soulager certains maux et guérir quelques maladies.

Sous la colonisation allemande (1896-1916), elles continuaient à ête utilisées dans le pays comme monnaie d'échange, malgré l'introduction du heller et de la roupie[30].

3. LA RESISTANCE DES BURUNDAIS A L'INVASION ZANZIBARITE

Mwenye Kheri, Mohammed ben Khalfan et les chefs locaux

Au moment de se constituer les centres pour étendre leur réseau de commerce, les Zanzibarites furent immanquablement amenés à avoir des relations avec les chefs locaux. A cette époque, les autorités des bords du lac Tanganyika obéissaient aux ordres du *mwami* (roi) Mwezi Gisabo (1850-1908), souverain incontesté de tout le royaume. Les Arabes en ont laissé cette description, recueillie plus tard par R. Burton :

"Le gouvernement de l'Ouroundi est monarchique dans toute l'acceptation du mot, particularité qui distingue cette province de toutes celles qui l'environnent. Son mouami, peut, dit-on, réunir presque immédiatement un nombre considérable de guerriers qui font la terreur de ses voisins.

Il est évident que les Vouaroundi sont originaires d'une région élevée et froide; c'est d'eux probablement qu'il s'agissait lorsque des géographes, se trouvant à Zanzibar, y entendirent parler d'hommes à peau blanche, ressemblant aux Abyssiniens, et demeurant au bord du lac. Leur teint varie du brun clair au jaune basané, qui est la couleur des femmes ; ils ont, du reste, la peau tellement vernie par l'emploi quotidien d'une couche d'ocre et d'huile de palme qu'il est très rare de pouvoir en distinguer la nuance...

Les Vouaroundi sont robustes, bien proportionnés et de grande taille ; beaucoup d'entre eux dépassent un mètre quatre-vingts centimètres ; ils ont les membres forts, l'air mâle et martial, portent des lances pesantes, d'énormes dagues, et leurs flèches sont d'une grosseur inusitée. Pour costume, ils ont le manteau d'écorce, qu'ils laissent flotter au vent"[31].

---

29. J.M. Van Der Burgt, *op. cit.*, p. 25.
Parmi les nombreuses perles qui circulaient en Afrique orientale, c'est la perle rouge à coeur blanc, la *samsam*, qui était la plus appréciée.
30. H. Meyer, *op. cit.*, p. 106.
31. R. Burton, *op. cit.*, p. 479.

Ces propos contribuèrent à renforcer l'opinion selon laquelle les Burundais étaient des guerriers redoutables, "proches parents des Ethiopiens". Les écrits des anthropologues du début du siècle s'en firent largement l'écho, dans le cadre du mythe hamitique.

Depuis les années 1860, les Zanzibarites avaient pris position sur les rives burundaises du Tanganyika. Connu dans les traditions orales sous le surnom de Kaponora, Mwenye Kheri, leur chef, était établi à Ujiji depuis 1845. Il prétendait être descendant des Persans pour se donner une généalogie d'aristocrate. H.Stanley estimait sa fortune à 18.000 dollars en 1875, au moment où il commença à contrôler sérieusement les côtes du Burundi par l'intermédiaire de son fils Salumu et de son neveu Bwana Mkombe, installés respectivement à Kigwena et à Rumonge. Les Arabes réussirent à faire sentir leur puissance de deux manières : d'une part, en négociant avec les chefs comme ce fut le cas pour Kiyogoma, d'autre part, en n'hésitant pas d'utiliser la force contre les récalcitrants, par exemple Bikari. Nous y reviendrons.

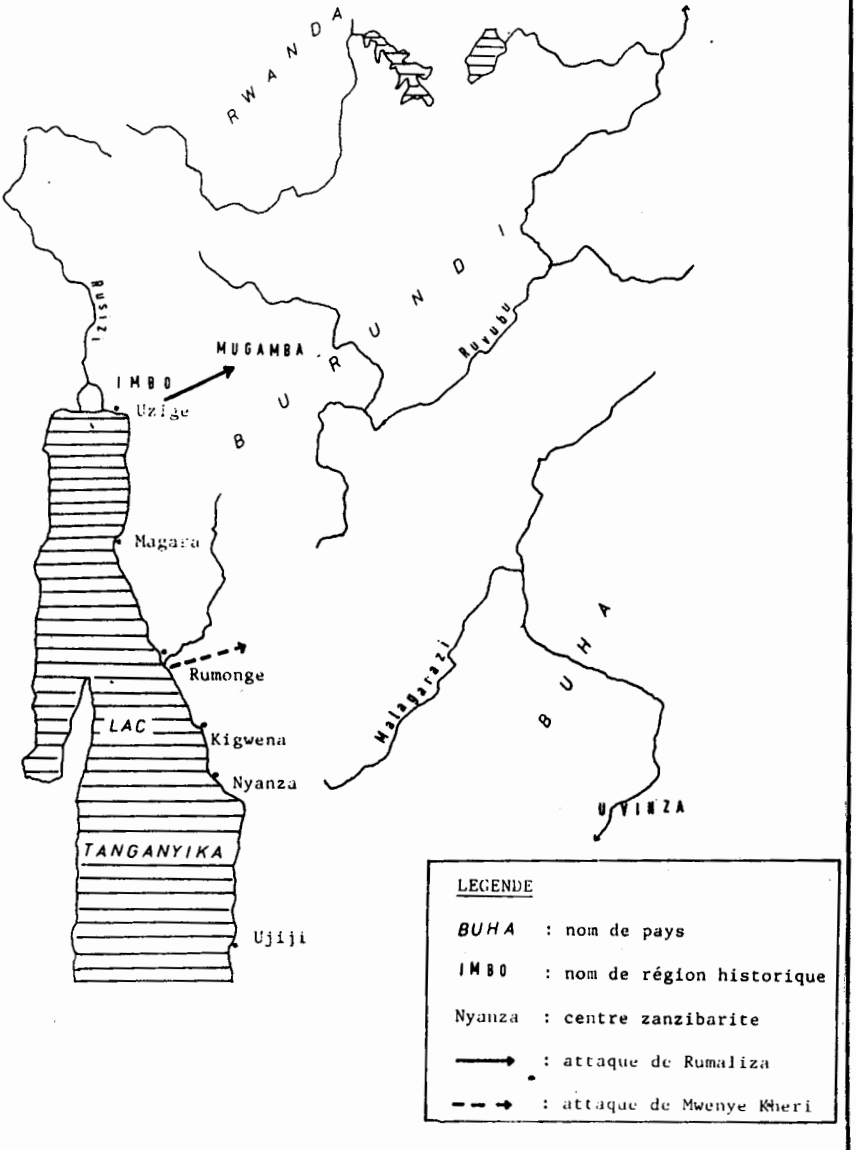
Lorsque Mwenye Kheri mourut en 1885, Mohammed ben Khalfan lui succéda. Cet Arabe est né vers 1850 à Lindi dans une famille omanaise. Il travailla d'abord dans les douanes. A cause de ses échecs répétés dans les affaires commerciales, il avait la réputation de "poltron" parmi les Zanzibarites. En 1879, il était à Ujiji. A partir des années 1880, Rumaliza - c'est son surnom, c'est-à-dire celui-qui-achève[32] - , à la tête de plusieurs centaines de *Bangwana*, avait l'ambition de mettre la main sur toute la plaine du lac Tanganyika et pénétrer au coeur du Burundi. Vers 1890, il s'était réellement imposé dans cinq postes importants : du nord au sud, Uzige, Magara, Rumonge, Kigwena et Nyanza.

Les Zanzibarites, "protecteurs" des Pères blancs

Le Cardinal Lavigerie, fondateur de la congrégation des Pères Blancs, rêvait depuis les années 1860 de l'instauration d'un royaume chrétien en Afrique centrale, après avoir chassé les Zanzibarites esclavagistes. C'est dans ce contexte qu'il y envoya ses missionnaires : la première caravane, conduite par le Père Toussaint Deniaud, arriva à Ujiji le 27 janvier 1879. Celui-ci, âgé seulement de 32 ans, avait néanmoins de réelles qualités de chef, dit-on. Il ne voulut pas fonder une mission à Ujiji pour trois raisons : d'abord les protestants anglais de la London Missionary Society y étaient présents depuis août 1878, ensuite cette ville était sous domination arabe et enfin la région avait un faible peuplement. En juillet 1879, il porta son choix sur Rumonge, une localité située au Burundi, une centaine de kilomètres plus au nord.

32. Il avait donné l'ordre à ses guerriers de tout exterminer durant les combats.

LES CENTRES ZANZIBARITES AU BURUNDI



Au début, les relations entre les missionnaires et les Zanzibarites furent excellentes : le Père Deniaud rencontra plus d'une fois Mwenye Kheri, Salumu se déclarait publiquement ami des Pères Blancs, lesquels étaient satisfaits de Rumaliza qui se montrait bienveillant et rendait souvent de "très grands services".

Le Cardinal Lavigerie avait recommandé à ses missionnaires de commencer leur apostolat par le rachat de jeunes esclaves :

> *"Pour le moment, contentez-vous de racheter des enfants que vous élèverez, de racheter même des esclaves adultes, si vous trouvez l'occasion, pour en faire vos aides, vos serviteurs et vos néophytes. Traitez-les alors avec une grande bonté, de façon à gagner leurs coeurs et à ce que l'on voie bien que vous les considérez comme des frères et non comme des esclaves"*[33].

En deux ans, le Père Deniaud avait racheté 17 esclaves, leur avait appris, en plus de l'instruction religieuse, à lire et à écrire en langue locale. En avril 1881, l'un d'entre eux s'enfuit chez Bikari. Ce chef exigea une rançon en sel : on la lui donna, mais refusa de rendre le jeune homme. Pour accélérer les pourparlers, les Pères Blancs, protégés par un ancien zouave pontifical, Felix d'Hoop, allèrent prendre de force quatre vaches dans son troupeau. Lors d'une confrontation armée, d'Hoop, les Pères Deniaud et Augier furent massacrés. C'était le 4 mai 1881. Cette tragédie est due à leur maladresse, car ils considéraient la prise de gage du bétail comme une coutume burundaise. Plus tard, le Cardinal Lavigerie critiqua sévèrement l'attitude de Deniaud qui "fit preuve en cette occasion d'une imprudence qui alla jusqu'à la provocation"[34].

Bwana Mkombe et Rumaliza organisèrent une expédition punitive chez Bikari pour venger la mort des missionnaires. Il fut tué et son bétail razzié. Nous sommes encore à la période où les Zanzibarites se considéraient comme les "protecteurs" des Pères Blancs. Les choses n'allaient pas tarder à changer. Les Arabes commençaient tout de même à s'inquiéter : beaucoup d'Européens s'établissaient de plus en plus depuis quelques années. Ne constituaient-ils pas une menace future pour leurs positions déjà acquises ? Pire, l'arrivée des missionnaires coïncida avec une baisse très sensible des eaux du Tanganyika. On fit courir le bruit que les Européens avaient jeté le sort au lac pour le faire tarir[35]. La méfiance des Zanzibarites envers les Pères blancs était à son comble en janvier 1885 lorsque ces derniers voulurent construire une mission en Uzige, chez le chef

---

33. F. Renault, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe, 1868-1892*, Paris, Editions Boccard, 1971, p. 170.
34. *Idem*, p. 191.
35. Une des causes de la montée ou de la baisse des eaux du lac Tanganyika est l'obstruction par les jacinthes de son exutoire, la Lukuga, qui se jette dans le fleuve Congo/Zaïre.
36. J. Marissal, "L'islam et le Burundi à la fin du XIXe siècle", *Culture et société* (Bujumbura), n° 1, 1978, p. 61.

Rusavya. Si celui-ci les accueillit favorablement, ils reçurent très rapidement des menaces de la part des *Bangwana* de Rumaliza. Pour éviter le même drame qu'à Rumonge, ils abandonnèrent leur projet.

Les tentatives des Zanzibarites d'entrer au coeur du Burundi

Selon J. Marissal, D. Livingstone, de passage dans la région dans les années 1870, mentionne que Mwenye Kheri aurait voulu pénétrer à l'intérieur du Burundi, mais en vain. Après plusieurs tentatives qui échouèrent, il y renonça[36].

Mohammed ben Khalfan fut plus audacieux et plus persévérant. Il mena avec succès, entre 1884 et 1892, quelques expéditions vers le nord du Tanganyika. Objectif : s'assurer le monopole de l'approvisionnement en ivoire du Rwanda et de l'Est du Zaïre actuel. Avant de s'attaquer au Burundi en 1896, "il envoya d'abord une ambassade qui fut bien reçue et on procéda à l'échange traditionnel de cadeaux, mais le roi méfiant refusa d'établir de plus amples relations"[37].

Les batailles que les guerriers de Mwezi Gisabo, armés seulement d'arcs et de lances, gagnèrent face aux Zanzibarites disposant de fusils (qui se chargeaient par le canon !) sont restées gravées dans la mémoire collective. En témoigne ce conte recueilli par le Père J.M. Van Der Burgt au début du siècle :

> *"Les Wangwana sortirent de l'Imbo : ils venaient guerroyer à la Kibira. Kisabo appella au secours tous les chefs... Puis ils vinrent et se battirent. Les Wangwana tirèrent avec des fusils,... ils firent parler la poudre. Les maisons brûlèrent, la poterie se brisa, les hommes tombèrent d'effroi ; ils moururent, d'autres guérirent. Les Warundi leur tendirent des embûches : ils cachèrent des pointes effilées de bambous dans les sentiers. Les Wangwana y tombèrent, ils furent vaincus, ils prirent la fuite. On les chassa du Mugamba, ils se sauvèrent à l'Imbo. Les Warundi revinrent danser de triomphe chez Gisabo. Les Wangwana furent vaincus"*[38].

4. L'IMPACT DES ZANZIBARITES SUR LE BURUNDI CONTEMPORAIN

Après la défaite de Rumaliza, les Arabes ne manifestèrent plus aucune velléité pour entrer à l'intérieur du Burundi. Leur influence continua néanmoins à se faire sentir sur les bords du Tanganyika où peu à peu la population s'islamisa : deux mosquées furent construites à Bujumbura en 1900 et à Rumonge en 1902.

---

37. F. Renault, *op. cit.*, p. 326.
38. J.M. Van Der Burgt, *op. cit.*, pp. 78-79.
39. On observe la même chose au Rwanda, voir J.H. Kagabo. *L'islam et les "Swahili" au Rwanda*, Paris, Editions de l'EHESS, 1988.

Sous la colonisation allemande (1896-1916), les Résidents fermèrent le Burundi au commerce extérieur pour décourager l'immigration arabe et indienne. Nombreux furent les Arabes et les Indiens qui s'installèrent en petits groupes actifs à la frontière, au Buha (en Tanzanie actuelle) et qui par l'intermédiaire des fameux colporteurs *bayangayanga* achetaient des peaux de bétail en échange d'étoffes et de perles. Cependant, petit à petit, quelques foyers de musulmans burundais mais aussi d'origine zairoise — on les appelle généralement les Swahili — virent le jour à Rumonge, Nyanza, Bujumbura et Gitega. L'administration imposa lourdement leurs maisons de commerce : certains d'entre eux, découragés, émigrèrent dans les pays voisins.

Après le départ des Allemands, les Swahili durent faire face à l'hostilité des Belges[39]. Dès 1922, le Commissaire royal Alfred Marzorati promulgua une ordonnance qui exigeait des commerçants désireux d'entrer au Burundi un diplôme de fin d'études primaires, la connaissance parfaite d'une langue européenne et de la comptabilité en plus du versement d'une caution de 3.000 F. Les pouvoirs publics soutenaient l'idée que le commerce des Arabes, des Indiens et des Swahili était douteux et illicite. Pire, l'année suivante, le Ministre des colonies prit une mesure pour les isoler du reste de la population :

> *"Les musulmans doivent être regroupés auprès de l'autorité européenne sous sa domination. Aucun commandement ne peut être confié à ces Noirs de race et de moeurs étrangères. Tout prosélytisme religieux sera immédiatement réprimé... Je fixerai leurs résidences dans un endroit de la province où leur propagande sera sans effet. Ces gens sont indésirables. L'administration doit tout faire pour leur rendre insupportable le séjour dans la colonie"*[40].

En 1924, tous les Swahili des rives du Tanganyika furent contraints d'aller habiter à Rumonge et à Nyanza. Quelques temps plus tard, on expulsa de leurs terres les musulmans de Kanyosha, de Kamenge et de Nyabagere pour les "parquer" d'abord à Kabondo, ensuite à Buyenzi [41].

Les Pères Blancs, à qui l'Etat colonial confia l'enseignement aussi bien primaire que secondaire, contribuèrent fortement à ternir l'image de la communauté musulmane. Tant il est vrai qu'actuellement, le terme swahili dans l'opinion publique est chargé de mépris : il est assimilé au voleur, au menteur, etc...

Toutes ces mesures de marginalisation, voulues et entretenues par la puissante Eglise catholique et l"administration coloniale, expliquent en grande partie la faiblesse actuelle de la diffusion de l'islam au Burundi [42].

---

40. Archives africaines (Ministère des Relations Extérieures et du Commerce, Bruxelles), dossier AE/II n° 1922 (3288). Lettre du Ministre des colonies au Commissaire royal à Usumbura, Bruxelles, le 25 novembre 1924.
41. Kabondo et Buyenzi sont deux quartiers de la ville de Bujumbura .
42. Au Burundi, on estime la population musulmane à environ 1%.

Au moment de la recherche de l'indépendance, les Swahili soutinrent le parti UPRONA (Unité et progrès national), car cette formation politique revendiquait l'autodétermination dans les meilleurs délais. Le départ du colonisateur était souhaité pour une raison bien connue : ils espéraient remplacer les Européens dans le domaine commercial.

Cependant, l'influence de l'islam resta limitée, même si dans les années 1960 et 1970, de jeunes musulmans furent envoyés dans les universités arabes du Moyen Orient, d'où ils revinrent avec le titre de *sheik*.

Ni la défaite des Zanzibarites par les armées du roi Mwezi Gisabo à la fin des années 1880, ni la marginalisation des musulmans durant la colonisation ne suffisent pour expliquer totalement leur faible impact actuel sur la société burundaise : l'islam s'est contenté des seuls centres urbains, il n'a pas pu toucher les populations des collines qui s'étaient converties au catholicisme depuis les années 1930. La communauté musulmane aspire actuellement à une vie politique qui pourrait la représenter au sein de la nation, eu égard à sa fortune (elle contrôle par exemple le quartier Buyenzi à Bujumbura) — ce que lui reconnaît notamment depuis 1987 la IIIème République, au travers des nominations symboliques dans le gouvernement et les hautes sphères de l'administration —, mais, faible et divisée qu'elle est, elle ne pourra espérer que jouer un rôle de second rang.

FAMINTINANA

Nanamarika ny tapany faharoa tamin'ny taonjato fahasivy ambin'ny folo ny fielazan'ny Zanzibarita maneran'ny Afrika Atsinanana. Raha nisy fihetraikany lehibe tamin'ireo mponin'ny faritan'ny Buganda sy Manyema (Atsinanan'i Zaire) ny fihevin'izy ireo dia tsy nisy firy tao Burundi. Ny manamorina ny Farihy Tanganyika iany no nidiran'ny fivavahana silamo. Nohon'ny olana ara-pitondrana isan-karazany, dia tsy afa nandroso firy ny fivezivezena sy ny varotra nataon'ireo misilimano tamin'ny mponina mampiasa ny teny swahili izay notafihin'ny mpanjanatany alemana sy beliza. Marina fa nandray anjara tamin'ny fikaroana fahaleovantenam-pirenena tamin'ny taona roa ambin'ny enimpolo sy sivin-jato sy arivo izy ireo, kanefa ankehitriny nohon'ny fahavitsiny, dia tsy manana andraikitra firy amin'ny fitondra-pirenena izy ireo.

SUMMARY

An important expansion of Zanzibarians in East Africa characterized the second half of the nineteenth century. Their impact on local societies in Buganda and Manyema (East of Zaire) was very remarkable, whereas it was partically insignificant in Burundi where only the borders of Lake Tanganyika became converted to islam. The Swahili society was seriously fought by German and Belgian colonisation : various administrative persecutions didn't let the muslim trading become prosperous. Even if it actively contributed to the search of independence in 1962, it only takes the second position today because of its numerical weakness.